

CÉLIBATAIRE
CHERCHE
ANIMAL DE COMPAGNIE


**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Célibataire cherche animal de compagnie / Marie-Krystel Gendron
Nom: Gendron, Marie-Krystel, 1986- , auteure
Identifiants: Canadiana 20200091182 | ISBN 9782897834043
Classification: LCC PS8613.E537 C45 2021 | CDD C843/.6–dc23

© 2021 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture: Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | 

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-KRYSTEL GENDRON

CÉLIBATAIRE
CHERCHE
ANIMAL DE COMPAGNIE



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Un été à l'auberge, 2020

Confidences d'une coiffeuse (exaspérée!), 2016

Confidences d'une coiffeuse (encore plus exaspérée!), 2017

Confidences d'une coiffeuse (éternellement exaspérée!), 2018



Marie-Krystel Gendron – Auteure



mkgendron.com

*À MMG,
parce que les astres
finissent toujours par s'aligner*

Avril

Les yeux mi-clos, je reste étendue sur le dos encore un petit moment. Par la fenêtre laissée entrouverte, j’entends le chant des mésanges qui se réveillent à l’aurore, presque en même temps que moi. Gus y va aussi de son vacarme matinal. À s’y méprendre avec le tapage que ferait un taille-bordure défectueux, le ronflement de mon toutou adoré a toujours su m’apaiser. Pivotant sur le côté, je me retrouve face à son museau, qui a trouvé ses aises sur l’oreiller voisin.

— Qu’est-ce que tu fais là, toi ? T’en as encore profité pendant que je dormais, hein !

Gus ouvre doucement les yeux, mais ne bouge pas d’un poil. En gros paresseux, il les referme presque aussitôt. Je voudrais bien l’excuser en disant que c’est parce qu’il prend de l’âge, mais le fait est qu’il a seulement cinq ans, et ce n’est pas d’hier qu’il a le sommeil aussi bruyant. Chose qui ne me dérange pas le moins du monde ; au contraire, ça me rassure et me calme lors de mes nuits d’anxiété.

Je dois effectivement l’admettre : depuis que je vis seule, l’insomnie s’est invitée chez moi. En fait, si je veux être honnête, il faut que j’avoue que j’ai pas mal toujours eu de la difficulté à m’endormir, mais on dirait que ça empire avec le temps. Même si ça fait presque trois ans que je suis célibataire, je ne m’y habitue pas. À dormir seule, je veux dire, parce que pour mon célibat,

je compose très bien avec ! Je n'ai jamais été aussi bien dans ma peau que depuis que je peux faire ce que je veux, avec qui je veux, quand je le veux... D'un autre côté, je travaille beaucoup, alors le plus clair de mon temps est dédié à mes petites bêtes poilues. Aucune référence à l'espèce masculine ici. Non, moi, je parle d'animaux ! Oui, oui !

Je suis la D^{re} Amélia Dubé, vétérinaire passionnée – parfois trop, selon mes proches – et entièrement dévouée à ma profession. J'ai choisi cette vocation alors que je n'avais pas encore cinq ans. En vérité, je ne me suis jamais réellement vu faire autre chose dans la vie. De toute façon, quand tu pratiques ce métier, tu ne peux t'investir à moitié. La vie sociale et affective en prend un coup, mais j'ose croire qu'un de ces jours, je rencontrerai quelqu'un d'assez compréhensif pour conjuguer avec mes horaires de fou. Pour l'instant, je suis très bien avec Gus pour seul compagnon de vie. Mes nuits sont un peu plus difficiles, mais je survis... jusqu'ici. J'ignore pour quelle raison j'imagine toujours mille scénarios improbables lorsque je me mets au lit. Quand le soleil se couche, ça devient inévitable.

Mon ex dirait sans doute que j'ai toujours été la reine des trouillardes et que mon imagination n'a d'égal que ma passion pour mon métier, mais je suis convaincue qu'il exagère. Nicolas et moi, ç'a été tumultueux. Comme nous avons gardé un infime contact, nous prenons parfois des nouvelles l'un de l'autre, mais ça se résume à ça. Bon, OK... je l'ai revu à quelques reprises depuis notre rupture, mais pas si souvent. OK, OK, quand même fréquemment. Il faut dire qu'on a le même cercle d'amis, c'est difficile de couper les ponts totalement. Il trouvait que je n'avais pas assez de temps pour lui, que j'étais trop souvent absente. Dans quelques semaines, ça fera trois ans, et j'essaie vraiment très fort de ne pas y penser.

Si je m'en suis remise ? Évidemment !

Ben... je pense.

Si on leur posait la question, mes amies diraient sans doute que non puisque, selon elles, je fais un peu trop souvent référence à Nicolas. Moi, je trouve qu'elles forcent la note. Il est vrai que je raconte parfois des anecdotes le concernant, mais comme j'ai passé beaucoup d'années à ses côtés, comment pourrait-il en être autrement ? Toujours est-il que je suis heureuse de ma vie de célibataire. J'ai beau leur répéter que je n'ai aucunement besoin d'un *chum* pour me sentir comblée, elles ne me croient pas. Jasmine persiste à dire que je n'ai toujours pas fait mon deuil de cette relation et que je devrais de nouveau donner une chance à l'amour. Il faut admettre que, après avoir vécu huit ans avec un homme qui me faisait vibrer intérieurement comme aucun autre, me faire jeter aux vidanges comme l'a fait Nicolas m'a *fucké* le cœur pour un bon bout de temps. Parce qu'on était heureux, tous les deux, vraiment, vraiment heureux !

Subitement, Gus se tourne sur le flanc gauche, m'écrase presque au passage en expirant bruyamment.

— Mais pousse-toi un peu, tu prends toute la place, grosse patate ! que je m'exclame en tentant de me libérer des couvertures.

Ce gros bébé est entré dans ma vie à l'époque où mon couple respirait encore le bonheur et goûtait la crème glacée au chocolat. Lors de notre rupture, j'en ai hérité. Mon ex aurait beaucoup aimé le garder, mais c'était évident que je ne me remettrais jamais de cette perte. Et puis, comme il allait en appartement et que je rachetais la maison, c'était plus logique que Gus reste avec moi.

Nicolas, Nicolas, Nicolas, mon cher Nicolas ! Quand il m'a quittée, ma vie s'est carrément effondrée. J'ai alors tenté par tous les moyens de le rayer de mes pensées. Ç'a été un réflexe. Il fallait que je l'oublie, c'était crucial pour ma santé mentale. Je ne l'ai pas supplié de rester, je n'ai même pas cherché à le faire changer d'idée. Il m'avait tellement déçue. C'est loin d'avoir été facile, et comme il a toujours été très proche de mes parents,

ç'a été doublement *rushant*. On le sait tous : se séparer, ça veut aussi dire faire le deuil de toute une famille. À moins que tes beaux-parents soient envahissants... Pour Nico et moi, comme personne ne croyait réellement en notre rupture définitive, j'en entendais constamment parler.

Nicolas est venu prendre une bière avec ton père ce midi ! Il a demandé comment tu allais...

Ma pauvre petite maman aurait tant souhaité faire disparaître mon chagrin d'un coup de baguette magique, ma grosse et douloureuse peine que je tentais pourtant de dissimuler. Je n'avais aucune envie d'en parler, et encore moins d'avouer à quel point je me sentais vide, vulnérable. J'aimais mieux pleurer derrière les portes closes de la maison que Nicolas et moi avions dessinée ensemble. Je vivais dans le déni, et devant mon entourage, je préférais faire semblant. De toute manière, notre première séparation n'aura pas duré bien longtemps. Il est revenu au bout de beaucoup trop de nuits passées loin de moi, mais à l'évidence pas assez pour que je puisse l'oublier. Ç'a toujours été magnétique entre nous. J'ai donc à ce moment-là pensé que mes larmes pouvaient se trouver un autre chemin que sur mes joues, mais... notre réconciliation n'aura existé qu'un été. J'avais certains démons intérieurs qui parlaient pas mal fort et que je peinais à faire taire. Je pense que j'étais rendue trop méfiante et que je ne lui laissais pas beaucoup de chance de regagner ma confiance. J'avais un gros secret pas super beau que j'essayais d'effacer de ma conscience, et même si Nicolas n'en savait rien, je ne pouvais pas le lui révéler. Il a donc fallu que je prenne les moyens pour maintenir mon cœur en vie et faire une vraie pause de lui.

Quand je m'assois sur le bord du lit, Gus se réveille véritablement. Il s'étire de tout son long, retrouve sa jovialité matinale.

— Pauvre cœur, que je lui dis, tu ne pourras malheureusement pas venir au refuge avec moi aujourd'hui !

Tout en lui caressant la tête, je me lève d'un bond. Se redressant sur ses quatre pattes, il reste à l'affût de mes mouvements. Par chance qu'il est dans ma vie, celui-là !

M'avertissant qu'un message texte entre, mon téléphone se met à vibrer sur ma table de chevet. Nouant rapidement mes cheveux en un chignon haut, j'étire le bras pour le récupérer.

Bien dormi ?

« Faut plus que tu baisses avec »

Ces mots apparaissent effrontément là où devrait normalement se trouver le nom de l'interlocuteur.

« Faut plus que tu baisses avec »

Peut-être que de cette façon la consigne va vraiment me rentrer dans le crâne !

Ben oui, je l'ai vu hier soir ! Je parle de Nicolas. Eh là là ! Je me suis encore foutue dans le pétrin. J'avais pourtant résisté durant trois mois et demi, ce n'est pas rien ! L'affaire, c'est que j'ai beaucoup de difficulté à lui dire non. Et tout le monde sait que coucher *on and off* avec son ex depuis trois ans, c'est l'idée du siècle... Belle nouille ! C'est sûrement pour ça que j'arrive si bien à me convaincre que je n'ai pas besoin d'un homme dans ma vie. Nicolas est là un jour sur trois. Je m'accroche à... À quoi, au fond ?

En sortant de ma chambre, Gus sur les talons, j'efface le maudit texto. De cette façon, je n'y penserai peut-être plus et j'éviterai de lui répondre.

— J'ai merdé hier soir, que je raconte à mon fidèle compagnon en soupirant.

Il me regarde comme si je venais de lui annoncer qu'on sort se balader.

— Tu n'es pas censé être content ! Ton père et moi, c'est vraiment fini.

Suis-je équilibrée entre les deux oreilles ? Tout à fait !

J'enclenche ma routine du matin en me préparant un café noir, puis en insérant une gaufre dans le grille-pain. Aujourd'hui, c'est mon premier jour de la semaine au refuge. Hier, je travaillais à la clinique. En consultant brièvement mes courriels, je constate que Simon, grand ami et collègue vétérinaire, a pris le temps de me fournir les détails concernant l'état général des animaux se trouvant en hébergement. À mon grand soulagement, plusieurs chats ont été adoptés. Passe-Montagne et Choucroute, deux inséparables cochons d'Inde dont j'ai pris soin durant un peu plus d'un mois, ont aussi trouvé une famille aimante pour les accueillir. Le genre de bonne nouvelle qui me remonte le moral ! Et ce, même si j'ai...

Ne pas penser à hier, ne pas penser à hier, ne pas penser à hier !

— Concentre-toi sur ton ouvrage, ma pauvre vieille !

Gus tend l'oreille, pense que je m'adresse à lui. Réalisant qu'il attend patiemment que je bouge mon derrière pour lui ouvrir la porte, je me réprimande à voix haute.

— Ce que je peux être tête en l'air dernièrement ! Je m'excuse, mon bébé.

Je le laisse sortir faire ses besoins matinaux, puis retourne à mes courriels.

Ce qui me trouble le plus depuis que je pratique ce métier, ce sont les personnes qui abandonnent leurs animaux. Il arrive trop couramment qu'ils soient maltraités, sous-alimentés et bien évidemment laissés à eux-mêmes. Mon téléphone vibre de nouveau.

Dors-tu ? Tu vas être en retard au refuge...

Mais il le fait exprès ou quoi? Après toutes ces années, il sait bien que je ne suis *jamais* en retard au travail. Ça y est, je replonge dans mes souvenirs en éclaboussant mes émotions au passage.

Fallait y penser, mademoiselle futée, c'est toi qui l'as appelé!

Quand je me remémore le jour où Nicolas m'a laissée, je me souviens d'avoir songé que plus jamais je ne retrouverais le bonheur. C'était comme si le sol se dérobaît sous mes pieds. Ça a fait mal. Pis fort, à part ça! Ça a fessé. Pis dur, à part ça! J'en étais venue à penser que plus rien ne me ferait dorénavant sourire. Heureusement, j'avais tort. Oh, je ne parle pas des hommes ici! De ce côté-là, je n'ai jamais osé retenter le coup. Avec un autre que Nico, je veux dire. Bon, je ne suis quand même pas un cas désespéré. J'ai évidemment accepté quelques invitations ici et là sans que ça aboutisse à grand-chose... sauf à me divertir. Mais c'est inévitable, je retourne toujours dans le lit de mon ex. On ne parle jamais de revenir ensemble, lui et moi, et c'est bien correct comme ça... sauf que je suis totalement consciente que la situation n'est pas du tout saine, et je m'énerve moi-même.

Gus revient se poster sur le bord de la porte-fenêtre alors que je chasse l'image de Nicolas de mes pensées.

— Allez, entre!

Bien que je sois incapable de le sortir de ma vie comme je le voudrais – je parle encore de Nicolas –, je suis tellement occupée que ça ne fonctionnerait pas plus que ça fonctionnait il y a trois ans. Il vaut mieux faire une croix sur une énième réconciliation tout de suite. Il faut se rendre à l'évidence. En me plongeant tête première dans mon travail, j'en suis venue à la conclusion que soigner et donner de l'amour à mes petites bêtes poilues est véritablement ce qui me comble le plus. Et je jure que ça me suffit! Mes inséparables, Jasmine et Julia, peuvent croire ce qu'elles veulent, tenter de me faire dire qu'il manque cruellement

une présence masculine dans ma vie, elles se trompent. Et je ne peux surtout pas leur déclarer que j'ai encore succombé à mon Nico parce que...

Ton Nico? Mais qu'est-ce que tu dis là? Ce n'est plus ton Nico depuis trois ans, Amé!

Si je ne souhaite pas confesser à mes amies que j'ai encore flanché, c'est parce que leur belle morale, je la connais par cœur, et je n'ai aucune envie de me faire juger pour le *pattern* que je répète depuis trop longtemps. C'est loin d'être brillant, je suis au courant!

Mon chien pousse d'une patte son bol vide pour me signifier qu'il a faim.

— Excuse-moi, mon beau! Ta mère a vraiment la tête ailleurs.

Tandis que je m'empresse de lui servir ses croquettes, mon petit orteil percute durement le coin de l'armoire.

— TABARN... DE CÂLI... DE SACRA...!

La douleur fait son chemin jusqu'à mes glandes lacrymales. Je verse une larme... puis mille. Gus vient me retrouver, tente de m'offrir du réconfort. Et ça fonctionne. Presque.

— Tu ne m'abandonneras jamais, toi, hein?

Il colle doucement sa grosse tête contre ma cuisse, tourne vers moi des yeux à faire fondre un glacier. Reprenant mes esprits, je boite en lui servant son petit-déjeuner. Je m'envoie ma gaufre en trois bouchées, termine mon café avant de courir me brosser les dents puis de sauter dans la douche. Froide, la plus froide possible.

Si mes idées pouvaient du même coup se rafraîchir, ça aiderait!

Moi qui ne désire pourtant pas m'engager, pourquoi je reste si accrochée? Se pourrait-il que j'aie peur? Que je l'aime encore?

Non, bien sûr que non ! C'est juste plus simple de coucher avec un corps connu que de chercher à baiser avec des étrangers. Pas besoin de lui expliquer quoi que ce soit, ni même comment me toucher ou encore la bonne façon de me regarder... Il sait déjà tout ce que j'aime, et aussi que je déteste me mettre à quatre pattes. Pour ma défense, ça me fait trop penser à mes petits patients !

Pendant que je m'habille, un autre texto vient ébranler ma confiance en moi. Celle que j'essaie en vain de rétablir.

On se revoit demain ?

Maudite marde !

Sans plus réfléchir, je lui réponds :

Pourquoi pas ce soir ?

Nounoune de nounoune ! Je ne peux pas croire que j'ai si peu de volonté pour lui tenir tête.

J'ai quelque chose de prévu.

Ça y est ! Mon cerveau se met en branle, j'imagine Nicolas en train de flirter avec une autre. Parce que c'est ce qui se passe, au fond. Il continue de rencontrer et de fréquenter des filles comme bon lui semble, et il en a entièrement le droit. Mais pourquoi ça me fait cet effet-là ? Il ne me doit plus rien. En tout cas, pas la fidélité. Argh ! Comme je me déteste en ce moment ! Eh bien, si je veux faire une femme de moi, je dois mettre ça de côté.

Je ne suis pas libre demain. Bonne journée !

Tiens, Nicolas Hamel ! Je te sors de ma vie dès aujourd'hui. Hum, hum...

La relation que j'entretiens avec mes patients est suffisante à mon bonheur, je dois me concentrer là-dessus. Sur ce que je fais de mieux : la médecine vétérinaire. Adieu, Nico !

Entre le refuge À un poil du bonheur – que mon grand-père a fondé au milieu des années 1980 – pour lequel j’occupe le poste de directrice générale depuis six ans et la clinique vétérinaire – appartenant à mes amis Simon et Monica – où je travaille depuis huit belles années, je ne dispose pas de beaucoup de temps pour autre chose. Et tant et aussi longtemps que je ne déciderai pas de diminuer mes heures de pratique, il est déraisonnable de penser à fréquenter quelqu’un assidûment.

— Tiens, mon gros, que je dis à Gus en lui caressant les flancs et en lui offrant une gâterie.

Déposant un bécot sur son museau, je suis attendrie quand il lève sa grosse patte en l’air. C’est sa façon de me dire qu’il m’aime. Je suis déçue de ne pouvoir l’emmener au travail aujourd’hui, car c’est mon traditionnel souper de filles du jeudi et je n’aurai pas le temps de le ramener à la maison en finissant. Pour me faire pardonner, je lui offre une deuxième friandise. Déjà, il ne m’accorde plus aucune attention, se goinfre tel un affamé en dévorant avec appétit.

— Passe une belle journée, gros bébé! que je lui envoie avant de sortir.

Quand je verrouille derrière moi, mon cellulaire vibre dans mon sac en bandoulière. Si c’est encore Nicolas qui me relance, je fais une crise de nerfs. Je consulte mon écran et suis soulagée de constater qu’il s’agit plutôt de Jasmine qui, ma foi, est de bonne heure sur le piton. Mon amie est auxiliaire en santé et services sociaux. Un très long titre pour expliquer qu’elle a constamment le cœur qui saigne à force de côtoyer la misère humaine. Quand on y pense, nos univers ne sont pas si loin l’un de l’autre.

Hâte de vous voir, les poules!

Amé, tu vas avoir des réponses à fournir...

Merde! C'est clair que Nico s'est ouvert la trappe devant Arnaud. Mon ex est une vraie pie, et le *chum* de mon amie finit toujours par tout savoir. La discrétion ne fait assurément pas partie de leur vocabulaire. C'est bizarre comme j'ai soudain davantage le goût de passer ma soirée en doudou sur mon canapé plutôt que de me rendre au 5 à 7 au resto. Sauf que, si j'annule, elles vont à coup sûr me le reprocher pour les dix prochaines années. «Il ne faut surtout pas briser une tradition!» répète constamment Jasmine.

Le refuge À un poil du bonheur se situe à quelques pâtés de maisons de chez moi – la clinique aussi, d'ailleurs – et je m'y rends toujours à pied. Comme je suis sur le point de céder à mes angoisses, cette marche me fera particulièrement du bien. Le soleil d'avril qui réchauffe ma peau refroidie par l'hiver dernier m'aide à retrouver une certaine paix intérieure. Je profite du trajet pour envoyer un texto à ma mère afin qu'elle passe sortir Gus durant la journée, puis je zieute la maison qui vient d'être construite au bout de ma rue. Elle est magnifique, en plein mon genre de demeure. La grande galerie peinte en bleu me rend verte de jalousie. Nicolas n'a rien voulu savoir de ce type de terrasse, alors que j'ai toujours rêvé d'en avoir une. J'adore vivre ici, et même si la popularité en croissance constante de mon patelin commence à m'inquiéter, je m'y plais comme au premier jour. Bien qu'on soit près de toutes les commodités et du centre-ville, j'apprécie la tranquillité des lieux. Si seulement Marthe acceptait de vendre le chalet de mon oncle Phil, j'aurais le meilleur des deux mondes. Un heureux juste milieu entre l'effervescence de la ville et la sérénité de la campagne.

Quelques minutes plus tard, j'arrive à bon port. Avant d'entrer, je vérifie si ma mère m'a répondu. Comme elle refuse catégoriquement que je lui donne un cours sur la technologie de son nouveau téléphone cellulaire, elle peine encore à envoyer des textos autres qu'un pouce en l'air.

En ouvrant la porte de l'établissement, je m'aperçois aussitôt que c'est... le chaos! Deux techniciennes courent dans tous les sens, et la réceptionniste, Marie-Ève, me salue vaguement tant elle semble dépassée.

— Qu'est-ce qui se passe? que je m'informe au travers du brouhaha.

— Un raton laveur! me crie Simon en désignant le meuble en bois à côté de l'entrée.

— Hein?

Je comprends finalement que l'homme qui se tient à l'écart dans la salle d'attente s'est présenté avec une boîte de carton contenant un mignon raton laveur. Mais à voir l'état des lieux, je me dis que l'animal n'est peut-être pas si adorable, tout compte fait.

— Ferme la porte pour qu'il ne rejoigne pas la chatterie! Vite! ordonne Simon à Marie-Ève.

Rapidement, nous sécurisons l'endroit pour éviter que le raton puisse s'enfuir. Soudain, je remarque une traînée de sang qui va jusque sous le gros meuble que Simon m'a désigné. Doucement, je m'en approche. Au moment où je m'abaisse afin de mieux repérer la bête, deux yeux brillants me fixent effrontément. Je sursaute, mais conserve tout de même mon calme. Il ne faudrait surtout pas l'énerver davantage.

— J'avais pourtant mis du ruban adhésif tout le tour de la boîte, se justifie l'individu l'ayant apporté. Je pensais que c'était sécuritaire.

— Ne vous en faites pas, la D^{re} Dubé va régler ça en deux temps, trois mouvements, tente de le rassurer la réceptionniste.

Presque pas de pression, hein!

Le problème, c'est qu'avec la dextérité qu'on leur connaît, les rats laveurs n'ont pas besoin de faire des pieds et des mains pour se sortir d'une boîte de carton. Comme celui-ci, qui a réussi à briser son cachot et qui s'est sauvé dès qu'il a franchi la porte du refuge.

— Allez me chercher un filet de contention et une paire de gants, s'il vous plaît, que je demande d'une voix douce. Ces petites bêtes là peuvent être porteuses de la rage. N'oubliez pas la drogue...

Ouais, c'est un terme qui a de quoi faire sursauter les gens. Faut pas s'en faire, je ne leur donne quand même pas des champignons magiques! N'empêche, on va appeler les choses par leur nom. Rapidement, une technicienne dépose le matériel à côté de moi. J'enfile les gants en vitesse pendant que Simon s'empresse de préparer une dose.

— Son poids, tu l'estimes à combien, Amé? me demande-t-il. J'étais dans la chatterie quand il est arrivé.

— Il est tout petit...

Je lui indique la quantité nécessaire. Sur le qui-vive, filet en main, je tente d'attirer l'animal vers moi.

— Je l'ai trouvé dans ma cour arrière, il était enroulé dans de la broche, nous explique l'homme.

Tournant la tête vers une technicienne, je lui indique le meuble.

— Pousse-le lentement vers l'avant. Soit il viendra me rejoindre, soit il sortira par l'arrière.

L'action se passe très rapidement. Dès que l'employée s'exécute, le raton s'élance en ma direction, et je l'attrape de justesse. Il se démène comme un diable à l'intérieur du filet, quelques secondes s'écoulent avant que je puisse bien le maîtriser. Simon s'avance alors prudemment vers moi afin de lui administrer

un léger sédatif. Prenant soin d'éviter de le manipuler davantage et ainsi risquer qu'un accident se produise, j'attends que la médication fasse son effet. Puis, quand la bête s'endort enfin, j'effectue un rapide examen visuel. Par chance, je suis formée pour soigner les animaux de la faune parce que, dans le cas contraire, je n'aurais rien pu faire ou presque. Je l'apporte dans la salle d'examen pour vérifier sa plaie.

— Il s'agit d'une coupure mineure. Je vais la nettoyer et la désinfecter. De toute façon, même si on lui fait un pansement, il va l'enlever dès qu'il le pourra.

— Des points fondants ? me questionne la technicienne.

J'acquiesce d'un signe de la tête.

— On va le garder en observation quelques heures, mais il faudra inévitablement le remettre en liberté.

Ici, nous nous occupons de chaque animal en détresse, mais nous n'avons malheureusement pas le droit de tous les garder en hébergement. Chats, chiens, lapins et cochons d'Inde se côtoient facilement. Les oiseaux aussi peuvent cohabiter, et à la limite quelques reptiles. Pour plusieurs autres, nous ne sommes tristement pas toujours en mesure de leur apporter les soins appropriés.

Après l'avoir confortablement installé dans une cage pour qu'il puisse sortir de sa léthargie en douceur, je retourne à la réception. Marie-Ève nettoie la bouette laissée par l'animal sur le plancher. Plus aucune trace de sang non plus.

— Fiou ! C'était un coriace, celui-là, que je m'exclame en m'essuyant le front.

Je dois maintenant m'occuper de mon horaire de la journée. L'incident du raton m'ayant mise en retard, j'ai des patients à voir au plus vite. Je pars donc en direction de mon bureau, où je m'empresse de consulter mes dossiers.

— Stérilisation de Béchamel, un chat d'environ trois ans, puis...

— Amélia ? m'interrompt Mélissa, une de nos techniciennes.

— Oui ?

— Hum, on a un problème...

Elle m'explique qu'une dame vient de se présenter au refuge, paniquée, tenant fermement un gros matou dans ses bras.

— Clairement, il est intoxiqué, m'informe-t-elle.

— Apporte-le dans la salle d'examen, je m'y rends !

Quand Mélissa se présente avec le chat, la dame affolée sur ses talons, je constate que l'animal est effectivement mal en point.

— Il faut faire quelque chose, sinon il va mourir ! crie la cliente à notre intention.

Amorphe, le félin a la langue qui pend dans le vide. Nul doute, il ne va pas bien du tout. Immédiatement, je lui intime de me suivre en lui posant les questions d'usage.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Il était sur mon balcon ! m'informe-t-elle en cessant de crier, mais toujours aussi inquiète. Je pense qu'il a mangé une plante !

— Quelle plante, madame ?

— Un dieffen...

Comme elle est sur le point de me la nommer, elle cesse subitement de parler.

— Dieffenbachia ? que je demande aussitôt.

Elle hoche la tête.

— Il était sur ma table...

Coupant court à ses explications, la dame réalise qu'elle s'est mis les pieds dans les plats. Évidemment, j'ai très bien compris ce qui se passe, mais comme l'état de l'animal est ce qui me préoccupe le plus, je n'en fais pas de cas. Je songe tout de même qu'il doit s'agir de son propre chat.

— Pauvre petit bébé! Faites quelque chose, je vous en prie, supplie-t-elle.

— Il était dans cet état quand vous l'avez repéré?

— Non, je... Oui!

Ce n'est pas clair. En le déposant sur la table d'examen, je continue mon interrogatoire.

— On va se calmer et vous allez me dire exactement ce qui s'est passé.

Soudain, elle se met à pleurer. Ce qui confirme mes doutes.

— Je sais que c'est un refuge, commence-t-elle en reniflant bruyamment, que ce n'est pas une clinique vétérinaire, mais...

Partagée entre deux émotions, je plonge mes yeux dans le désespoir des siens.

— Il s'agit de votre chat, c'est bien ça? Vous ne l'avez pas trouvé, que j'affirme plus que je m'informe.

Elle ne me répond pas, tourne un regard inquiet en direction de l'animal. Au même moment, le matou vomit et salive de façon excessive. Je vérifie sa langue et l'intérieur de sa gueule, qui présente bon nombre de rougeurs. Cela indique qu'il y a des brûlures causées par la substance ingérée.

— Madame, vous devez comprendre que les frais des soins que je m'appête à prodiguer devront être réglés...

— Faites ce qu’il faut !

Ma collègue tente de la rassurer en lui expliquant que son chat n’est pas en danger de mort. Ce qui, heureusement, la calme un peu. Légèrement angoissée puisqu’il ne s’agit pas de procédures habituelles et que je contreviens en quelque sorte à la loi, je respire un bon coup. Moi, Amélia Dubé, trentenaire célibataire insomniaque chiffé molle qui déteste enfreindre les règles établies par tout système qui se respecte, je soigne un chat alors que je n’en ai pas réellement le droit.

— Je lui donne un traitement symptomatique en lui injectant un anti-vomitif. Dans environ une heure, je pourrai administrer le traitement de sulcrate.

— Qu’est-ce que c’est ? me demande la dame.

— Il s’agit d’un protecteur de muqueuses que je vais déposer sur sa langue. Ce qui apaisera les brûlures au niveau de sa gueule et de son système digestif. Avait-il eu des vomissements jusqu’ici ? que je demande à la propriétaire.

Elle hoche la tête par la négative en gardant toujours les yeux fixés sur le chat.

— Étant donné qu’il n’a pas vomi à la maison, et selon mon examen clinique, que je continue à la renseigner, il ne semble pas déshydraté. Toutefois, nous pourrions l’aider davantage.

— Tu penses à une injection de fluide sous la peau ? déclare la technicienne.

J’acquiesce à sa question pendant que la dame fronce les sourcils.

— Sous la peau ? De quoi vous parlez ? demande-t-elle en affichant une moue dégoûtée.

— En fait, c'est une injection de chlorure de sodium. Ça crée une bulle de liquide sous-cutanée qui se résorbera dans les trente à soixante prochaines minutes. C'est pour empêcher que votre chat se déshydrate à son retour à la maison.

Ses yeux s'emplissent de larmes, mais son regard demeure dur.

— Vous allez le garder en observation ! exige-t-elle en posant les mains sur ses hanches.

Tout en lui exprimant qu'il nous est impossible de conserver son matou pour la nuit, je m'efforce de rester de glace devant son air hautain. Nous ne sommes déjà pas en droit de fournir des soins aux animaux de compagnie, s'il fallait en plus qu'on leur offre un lit...

— Et je fais comment, moi, pour dormir sur mes deux oreilles ?

Hum... elle me niaise, là ? Bizarrement, ma patience fond comme neige au soleil. Lentement, mais sûrement.

— Ça, malheureusement, nous n'y pouvons rien, mais je vous rassure tout de suite : votre chat est hors de danger. Nous allons attendre encore un peu avant de procéder au traitement de sulcrate, mais ce serait tout de même préférable que je vous en prescrive. À raison de deux ou trois fois par jour durant cinq jours, vous devrez lui administrer une dose par voie orale et le surveiller. Aussi, il devra consommer de la nourriture molle pour au moins une semaine.

— Ce qui veut dire ?

Ma collègue prend la relève.

— Que nous devons maintenant procéder au paiement, puis après la première dose de sulcrate, vous pourrez retourner avec votre chat à la maison.

Ses traits se durcissent de nouveau. Visiblement, elle est choquée.

— Je n'ai pas les moyens de payer ! affirme-t-elle froidement.

Mélissa et moi échangeons un coup d'œil incertain.

— Vous avez pourtant compris ce que nous vous avons dit tout à l'heure, non ? que j'ose demander.

— Ouais, eh bien, je n'ai pas d'argent pour ça !

Adoptant une attitude compréhensive, je m'approche d'elle en inspirant profondément.

— Vous savez alors que, dans ce cas, madame, vous devez nous céder l'animal ? Ici, c'est un refuge, et ce que nous venons de faire n'était pas en règle. Je...

— Vous croyez vraiment que je vais abandonner mon Paco ? crache-t-elle, son visage virant au rouge. Oh que je ne vous laisserai pas faire !

— Bon, écoutez... Je comprends votre désarroi, mais vous nous avez dit de faire ce qu'il fallait pour le soigner. Vous saviez qu'il y aurait inévitablement des frais reliés aux soins effectués.

Croisant les bras sur sa poitrine, elle se referme comme une huître. La technicienne intervient.

— Il ne s'agit pas de vous voler votre chat, madame... Seulement, nous sommes dans l'obligation de vous exposer les faits. À un poil du bonheur est un refuge animalier à but non lucratif. Les soins prodigués aux animaux sont financés par des dons que nous recevons par des campagnes publiées en ligne ou de généreux donateurs. Quand on nous apporte un animal, c'est pour nous le confier. Vous comprenez ?

De mon côté, je me fais des scénarios dans ma tête. Ça y est, elle va porter plainte et je serai dans la merde jusqu'au cou !